
**Antonio Becchi, Robert Carvais et Joël Sakarovitch
(dir.), *L'Histoire de la construction/Construction
History. Relevé d'un chantier européen/Survey of a
European Building Site***

Paris, Classiques Garnier, 2018, 2 tomes

Émilie d'Orgeix



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/artefact/4286>

DOI : 10.4000/artefact.4286

ISSN : 2606-9245

Éditeur :

Association Artefact. Techniques histoire et sciences humaines, Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2019

Pagination : 228-233

ISBN : 978-2-8107-0650-1

ISSN : 2273-0753

Référence électronique

Émilie d'Orgeix, « Antonio Becchi, Robert Carvais et Joël Sakarovitch (dir.), *L'Histoire de la construction/Construction History. Relevé d'un chantier européen/Survey of a European Building Site* », Artefact [En ligne], 10 | 2019, mis en ligne le 06 août 2020, consulté le 02 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/artefact/4286> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/artefact.4286>

Ce document a été généré automatiquement le 2 décembre 2020.



Artefact, Techniques, histoire et sciences humaines est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Antonio Becchi, Robert Carvais et Joël Sakarovitch (dir.), *L'Histoire de la construction/Construction History. Relevé d'un chantier européen/Survey of a European Building Site*

Paris, Classiques Garnier, 2018, 2 tomes

Émilie d'Orgeix

RÉFÉRENCE

Antonio Becchi, Robert Carvais et Joël Sakarovitch (dir.), *L'Histoire de la construction/
Construction History. Relevé d'un chantier européen/Survey of a European Building Site*, Paris,
Classiques Garnier, 2018, 2 tomes, 520 et 1497 p.

- ¹ La publication de ces deux imposants volumes consacrés à l'histoire de la construction est le fruit d'un long processus collaboratif engagé fin 2013 par Antonio Becchi, Robert Carvais et le regretté Joël Sakarovitch, trop tôt disparu en 2014. L'ouvrage ne devait à l'origine comprendre qu'un seul tome, rassemblant un ensemble de contributions nationales résultant d'un appel européen lancé auprès de la communauté académique et des partenaires associatifs porteurs d'initiatives dans le domaine. Cette structure éditoriale, calquée sur celle de l'ouvrage collectif *Construction History. Research Perspectives in Europe* publié en 2004 (Antonio Becchi *et al.*), permettait de rendre compte, pays par pays, de l'évolution des orientations de recherche depuis une dizaine d'années. L'augmentation du nombre de rapporteurs (8 dans l'édition de 2004 contre 12 dans celle-ci) et l'élargissement géographique révèlent d'ailleurs l'intérêt croissant porté à l'histoire de la construction. Cette entreprise, déjà colossale a, par la suite, pris un tour nouveau lorsque les directeurs de la publication ont décidé d'y adjoindre une

anthologie de textes fondateurs en histoire de la construction. L'addition de ce second tome, comprenant près de 1 000 pages et rassemblant 43 textes publiés de 1985 (introduction de John Summerson sur la définition générale du domaine dans le n° 1 de la revue *Construction History*, p. 535-537) à 2014 (Sergio Poretti sur la contribution italienne à l'histoire de l'ingénierie structure au xx^e siècle lors du colloque SIXXI, p. 1315-1319), a considérablement modifié, tant la visée que la portée initiales de la publication. Si les deux tomes peuvent se lire indépendamment, la pertinence de les rassembler dans une même édition, à la pagination continue, apparaît rapidement tant ils se nourrissent l'un l'autre. Que ce soit en termes de positionnement ou de développement de la recherche, chacun des rapports nationaux fait abondamment référence aux textes présentés dans le second qui, en retour, offrent un cadre historiographique précieux pour situer et prolonger les réflexions engagées dans le premier. C'est ainsi le cas du rapport soumis par la Belgique rédigé par Inge Bertels (p. 5-70) dont les directions de recherche nationales, partagées entre histoire de l'ingénierie [*structural design*] et histoire des pratiques constructives renvoient explicitement à celles proposées par John Summerson dont l'article est publié dans le second tome. Il aurait cependant été judicieux de modifier le sous-titre originel de l'ouvrage, « Relevé d'un chantier européen » qui, s'il illustre bien la teneur du premier tome, rend peu compte de l'immense foisonnement de réflexions et de recherches internationales présentées dans la partie « anthologie », dont plusieurs concernent d'ailleurs des sujets extra-européens (Tom F. Peters, « An American Culture of Construction », p. 563-584 ; Lauri Aument, « Construction History in Architectural Conservation [USA] », p. 667-693 ; Susan Verdi Webster, « Masters of the Trade [Colonial Quito] », p. 873-1042, etc.).

- ² S'il est vain de tenter de rendre compte « par le menu » de l'ensemble des thèmes abordés dans ces deux tomes, il est possible d'en dresser les principaux apports qui, de manière assez paradoxale, résultent souvent de ce qui aurait été, dans un autre contexte éditorial, sujet à critiques.
- ³ Le premier est certainement le caractère hétérogène et composite du tome rassemblant les notices nationales. De la grande liberté formelle accordée aux contributeurs découle une mosaïque de textes hybrides, structurés différemment, de longueur inégale (123 pages pour la France ; 12 pour l'ensemble des pays scandinaves) et présentant des angles d'attaque très divers. La lecture de cette moisson se révèle pourtant extrêmement stimulante. Loin de décliner la succession inévitable de « rapports de gendarmes » qu'aurait produit un formatage éditorial contraint, les textes se lisent comme autant de visions et de postulats indépendants, parfois même personnels (telle la contribution sur la Scandinavie rédigée à la première personne par Claes Caldenby, p. 373-385). Si la tentation est grande chez certains rapporteurs de souligner les faiblesses structurelles (manque de moyens, de cohésion de la communauté académique, etc.) ou les lacunes historiographiques (Belgique, Italie, Portugal, Russie, Scandinavie, etc.), l'ensemble des textes éclaire néanmoins de façon éloquente les différentes manières de structurer et surtout de pratiquer l'« histoire de la construction » à l'échelle de l'Europe. De ce grand « tour de table » émergent ainsi quelques traits saillants.
- ⁴ Ainsi, la légitimation du champ « histoire de la construction » semble conditionnée par un scénario temporel et professionnel commun à de nombreux pays. Ceux qui bénéficient d'une forme d'antériorité dans les réflexions ou d'une tradition académique

bien établie en histoire de la construction, tendent à produire des rapports non seulement plus affirmés mais également, d'une certaine manière, plus restrictifs en termes de bornage de leur périmètre d'activités. C'est le cas par exemple de l'Espagne dont la contribution, rédigée par Santiago Huerta et Ignacio Javier Gil-Crespo, soutient pleinement l'autonomisation de l'histoire de la construction, entendue non pas comme un champ mais comme une discipline indépendante consacrée à « l'étude chronologique des techniques appliquées à la construction de l'architecture et à l'ingénierie civile » (p. 589). Comme l'avait déjà souligné Santiago Huerta dans son précédent rapport national (également reproduit dans le tome II), cette solide posture espagnole résulte d'un contexte temporel long, professionnellement nourri depuis le début du xx^e siècle par des enseignements dédiés à l'école d'architecture de Madrid (p. 1075-1093). Cette volonté d'autonomisation, bien qu'elle puisse produire une histoire de la construction « en œillères », étudiée par et pour ses propres protagonistes dans le cadre de leur pratique professionnelle (Bill Addis et Hermann Schlimme, p. 1238), n'en révèle pas moins le positionnement fort de pays qui ont bénéficié d'une formation professionnelle unitaire et cohésive chez les architectes et les ingénieurs. L'intérêt pour l'enseignement et la didactique de l'histoire des techniques et de la construction y sont d'ailleurs sensibles. C'est le cas pour la Suisse dont le rapport (p. 425-465), rédigé par Franz Graf, Yvan Delemontey et Giulia Marino, souligne que « l'enseignement de la construction est exclusivement présente au sein d'institutions d'enseignement supérieur d'un très haut niveau ».

- ⁵ En parallèle, une autre tendance se dessine à la lecture des rapports de pays dont souvent (mais pas toujours) la structuration académique ou associative est plus récente ou fragmentaire. Si, au cœur des débats, se pose toujours la question de s'accorder sur une définition nationale, collective et partagée, bornant ainsi le périmètre d'étude, la plupart des auteurs reconnaissent l'importance de ne pas isoler l'histoire de la construction de disciplines connexes qui participent de la connaissance des techniques et des technologies de l'architecture. L'exemple de la société allemande d'histoire de la construction, fondée en 2013, qui rejette le vocable de *konstruktion*, jugé par certains de ses membres comme « trop étroit et restrictif », au profit de celui, plus englobant, de *Bautechnik*, est révélateur d'un positionnement général qui vise à multiplier les passerelles (p. 195-246). Cette tendance est également soulignée par Antoine Picon qui juge que l'histoire de la construction s'est, en l'espace de vingt ans, largement autonomisée des professions d'architectes et d'ingénieurs (p. 793). De cette ouverture résulte la satellisation inévitable de la production. Dirk Van de Vijver introduit ainsi son rapport sur les Pays-Bas en indiquant combien la vaste production en histoire de la construction est difficilement quantifiable, voire identifiable, tant elle est étroitement imbriquée avec des travaux menés, entre autres, en histoire de l'architecture, en histoire des techniques et en conservation architecturale (p. 291-324). C'est également le cas dans les pays scandinaves (Danemark, Suède, Norvège et Finlande) au sujet desquels Claes Caldenby relève qu'une simple recherche du terme sur internet donne 138 millions de réponses (p. 375). Ces différentes approches, s'interdisant de hiérarchiser les apports respectifs de champs disciplinaires « qui se greffent les uns aux autres », pour reprendre les termes de Georges Canguilhem (cité par Valérie Nègre et Guy Lambert, p. 1228), autorisent et préconisent parfois les chevauchements et les collaborations. L'affirmation du statut protéiforme de l'histoire de la construction prévaut ainsi dans la plupart des rapports nationaux dont les axes de recherche sont intimement liés à ceux de leurs institutions d'enseignement et à leurs ressources

archivistiques. Certains auteurs, tel João Mascarenhas Mateus pour le Portugal, insistent d'ailleurs plus sur la nécessité de se centrer avant tout sur l'étude de sources primaires et de nouveaux dossiers documentaires (p. 326-356). Dans l'ensemble, la plupart des rapporteurs se rallient ainsi à la position d'Antonio Becchi qui insiste, dans son texte d'introduction au IV^e colloque d'« Histoire de la Construction » tenu à Paris en 2012, sur le fait qu'il est maintenant temps de « retrousser ses manches » plutôt que de s'évertuer à essayer de circonscrire en vain le périmètre volatil de l'histoire de la construction (p. 1245-1269).

- 6 Le second apport de la publication est, de manière tout aussi paradoxale, le caractère subjectif et non-formaté de la partie « Anthologie » qui regroupe un ensemble de textes « bruts » sélectionnés par Antonio Becchi et Robert Carvais, et validé par l'ensemble des auteurs des rapports nationaux. Le principal écueil évité est certainement de ne pas avoir tenté de publier un échantillonnage « comptable » de la production nationale des pays ayant participé au tome précédent. L'anthologie est, à ce titre, conçue comme un ouvrage indépendant dont l'ambition est bien plus de rendre compte de ses avancées tectoniques que d'en borner le territoire. Le choix de restreindre le cadre chronologique à une trentaine d'années (1985-2014) illustre aussi la volonté, déjà sensible dans le premier volume, d'aller de l'avant et de participer à l'écriture d'une « nouvelle histoire de la construction ». Notons quand même rapidement que l'on ne peut que regretter la mise en page peu riante qui aurait certainement mérité au moins un cahier d'illustrations en couleur. Le portrait que livre l'ensemble des textes est représentatif des spécificités propres aux domaines d'études situés à la confluence de différentes disciplines comme c'est aussi le cas, par exemple, de l'histoire de la cartographie. En l'absence d'une reconnaissance « statutaire » de la plupart des institutions académiques, ce sont les journaux et revues qui font office de courroies de transmission. Les textes repris de la revue anglaise *Construction History* fondée en 1985, représentent ainsi 20 % du volume. L'ouvrage rend aussi compte de la formidable vitalité d'un champ armaturé par une multitude de réseaux et d'associations au sein desquels se déploient de nombreuses activités collaboratives. L'informalité et la convivialité sont d'ailleurs soulignés dans de nombreux articles, de « l'air décontracté » [*easy going air*] des membres de l'*Art Worker's Guild* mentionné par Summerson (p. 540) à la nécessité de consolider une communauté « d'amateurs qui amusent et qui s'amusent » selon Antoine Becchi (p. 1016). Les rencontres et colloques organisés par les associations ont progressivement donné lieu à de vastes congrès internationaux, qui participent efficacement à alimenter et à renouveler des débats devenus largement pluridisciplinaires. Le grand nombre de textes, initialement présentés dans des colloques ou des congrès d'histoire de la construction, atteste ici l'importance de ces réseaux associatifs. S'il est sans doute trop tôt pour faire état de développements ou de ruptures franches, la lecture de ce second tome permet cependant d'esquisser quelques grandes lignes directrices.
- 7 La première est certainement l'assouplissement, déjà perceptible dans le premier tome, du bornage strict de l'histoire de la construction qui s'est, en quelque sorte, salutairement dilué, au contact de disciplines qui ont, en parallèle, renouvelé et enrichi leurs propres outils théoriques et méthodologiques (histoire des sciences, des techniques, de l'architecture, de l'art, du droit, etc.). Si la construction géographique nationale a un temps prédominé, illustré par la stéréotomie « à la française » de Jean-Marie Pérouse de Montclos ou la tradition américaine du système d'ossature légère en bois [*light timber framing system*] étudié par Tom F. Peters (p. 667-693), les textes tendent

progressivement à les envisager au prisme de leurs interrelations avec des disciplines connexes. C'est le cas, par exemple, de l'article d'Uta Hassler et Torsten Meyer qui étudient les rapports entre histoire de la construction et histoire des sciences (p. 921-936), ou bien du plaidoyer de Robert Carvais pour une « histoire humaine et sociale » de la construction (p. 1051-1174). Dans tous les cas, la focale nationale, lorsqu'elle est invoquée, est dorénavant justifiée, voire questionnée, comme le font Annie Fourcaut et Loïc Vadelorge dans leur article sur la nécessaire réécriture de la récente histoire urbaine « nationale » au prisme des techniques constructives (p. 1167-1191).

- 8 La seconde ligne directrice perceptible est la reconfiguration de problématiques et objets d'étude à l'aune de l'histoire culturelle et sociale, orientation également consolidée depuis plusieurs décennies en histoire de l'art et de l'architecture. La volonté de se dégager des valeurs d'iconicité y est sensible. Les textes convoquent ainsi plus facilement la notion de construction ordinaire ou quotidienne comme le propose l'étude sur la « ville ordinaire » (p. 1189). Cette inflexion, qui rompt avec la tradition performative d'une histoire de la construction étudiée à l'aune de l'invention et de l'exploit technique (brevets, systèmes, inventions, etc.), s'illustre également par une nette volonté de déplacer la focale sur les *habitus constructifs* (p. 1120). L'intérêt porté aux savoir-faire, aux gestes et à la définition des métiers et compétences des différents acteurs à l'œuvre (entrepreneurs, artisans, ouvriers, experts, etc.) envisagés en contexte et *in situ* (ateliers, manufactures, chantiers, etc.) prédomine désormais (p. 1199). L'évocation de l'impact des nouveaux enjeux climatiques et naturels préfigure également le développement d'orientations futures qui prendront certainement une ampleur croissante (p. 1227).
- 9 En définitive le sentiment que donne la lecture de ces deux tomes est celui d'un champ qui, en abandonnant progressivement la quête d'une position faîtière, a largement assumé ces dernières années le choix collectif et communautaire de prendre le risque de perdre en compacité pour mieux mettre en valeur sa capacité dialogique à rassembler les savoirs et les compétences. Ce que ces deux volumes illustrent de manière passionnante est, finalement, comment l'histoire de la construction est en train de se positionner efficacement comme un domaine « en condition d'articulation » auquel le recours est indispensable pour tout chercheur étudiant les relations nouées entre culture, technique et société.

AUTEURS

ÉMILIE D'ORGEIX

EPHE, équipe HISTARA (EA 7347)